

Quelques mots d'introduction

Maro Douka a vingt-cinq ans lorsqu'elle rédige ce premier ouvrage. Les années d'enfance en Crète font écho à celles d'Athènes, à cet âge des études, des projets qui chantent, des amitiés romantiques, des idéaux inaltérables. Mais que la dictature, les privations en tous genres, les hypocrisies, les trahisons et les amères désillusions se chargent de dénaturer et de renier.

Texte grave, donc, mais d'où l'espoir, réduit et exhaussé à son essence, n'est pas absent. Car si le numéro dix-huit de la rue Bouboulina, où se déroule en partie le récit¹, siège de la Sûreté générale situé en plein cœur de la capitale et haut lieu du système tortionnaire de la junte des colonels qui fait peser son rideau de fer sur la Grèce de 1967² à 1974, glace

1 D'autres lieux fortement symboliques du pouvoir de la junte à Athènes jalonnent le récit, comme par exemple les prisons Avérof pour femmes, aux chapitres 10 à 12, ou encore cet autre centre de détention situé rue du 3-Septembre, au chapitre 13. Le passage de l'un à l'autre se fait souvent subrepticement, sans être clairement indiqué, renforçant cette impression d'une nasse dans laquelle se débattent la narratrice et ses comparses.

2 Le cœur du récit se situe en août 1967, cinq mois donc après l'instauration de la dictature

aujourd'hui encore les mémoires, il est aussi le symbole de la résistance qu'opposera victorieusement le peuple grec et, à travers elle, du choix toujours possible de la rébellion et de la dignité.

Texte dans lequel l'éclatement – des destins personnels, des liens sociaux, des repères spatiotemporels – conduit à la complétude. Ainsi, si ce sont l'enfance en Crète et les années de la dictature qui tiennent lieu de toile de fond au récit, le Temps s'emballe à maintes reprises pour pouvoir dessiner son cycle : la peste qui met à genoux l'Athènes de Périclès se fait prémices des catastrophes du XX^e siècle, la guerre civile se superpose à la junte... et les années d'une enfance qui fut tout sauf insouciance annoncent déjà les déchirements de l'âge adulte. Tout s'enchaîne, tout semble pouvoir s'expliquer, se prévoir («Nous aurions dû nous y attendre», déplore la narratrice) : incurable insouciance de l'Homme, ou tragique fatalité ? Le style de Maro Douka est entièrement au service de cette accélération de l'Histoire ; une même phrase aura bien souvent un pied dans le passé et l'autre déjà dans l'avenir, le présent étant quant à lui tour à tour pris en otage ou érigé en pont entre les deux. Les idées se bousculent, les mots s'entrechoquent, les signes de ponctuation sont parfois seuls à établir un fragile gué entre les différents plans du récit...

L'engagement politique et ses inévitables érosions, l'indissoluble continuité des générations dans leurs aspirations comme dans leurs redditions, l'Humanité rebelle souvent et torve parfois, les ironies implacables de l'Histoire et la manipulation à laquelle cette dernière peut toujours prêter le

flanc... c'est tout cela qui permet au texte de Maro Douka de rayonner bien au-delà des frontières historiques et géographiques du pays et de l'époque qui l'ont inspiré. En son va-et-vient continu entre l'universel et le particulier, le présent et le passé – individuels ou collectifs –, les lieux de vie et ceux de l'enfermement, il fait éclater en une myriade de mots tout ce qui ne peut être que suggéré du cœur humain et du sens de l'Histoire.

Maro Douka a reçu en mai 2020 le Prix National grec de Littérature pour l'ensemble de son œuvre.

Laurence Maire Maison

1

Ce devait être le soir, quand ils l'avaient balancée dans la fosse¹. Abondance de bénédictions à la main droite, pas l'ombre d'une malédiction à la gauche, dans sa paume l'arbre de vie, bien dru, et une canine de travers à la mâchoire supérieure ; avec autant de *signes*, ma petite, je ne me fais aucun souci pour toi, lui disait sa mère, qui pourtant n'avait de cesse de la protéger du mauvais œil.

Mais voilà qu'à présent, elle se sentait comme une chiffonnette molle. Un enlèvement nauséabond avait remplacé la lutte. Elle les trouvait changés, tous. Ils n'étaient pas assez importants pour avoir trahi ou l'avoir été – les temps n'étaient ni à la trahison ni à la fidélité – mais ils portaient un poids en eux. Ils soupesaient les responsabilités. Ils auraient voulu se sentir comme avant, mais impossible. On ne revient pas en arrière, et devant, leurs chemins se séparaient. Même leur amitié, une miche de pain déjà avalée.

¹ La « fosse », située au sous-sol du bâtiment de la Sûreté Générale du numéro 18 de la rue Bouboulina, était le lieu réservé aux plus rebelles, qui y passaient un temps variable. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Trente jours à être entassée avec les autres dans la fosse. Trente jours à se répéter la même histoire. Elle ne devait pas avoir peur. Ce présent qui saigne a été esquissé il y a des années et le paysage il y a des siècles. Elle mobilisait sa mémoire : le temps où son père écrivait ses maximes et les lui donnait, encadrées de guillemets, pour qu'elle en fasse le meilleur usage possible, et puis le *Petit gilet que tu portes*¹, et toutes les fois où sa voix faisait des trilles, et comme Charlot la faisait rire, et comme elle pleurait à chaudes larmes, Seigneur, et que de questions, cependant que son corps grinçait la nuit ; mobiliser sa mémoire, comme, dans un musée, viennent s'aligner les prémices de l'aujourd'hui : un tas dans la fosse.

Elle s'efforçait de tirer des enseignements, de rassembler ses morceaux épars. Elle devait vivre. Jamais elle n'avait eu à en faire un choix.

Toutes ses défenses, un tas dans la fosse.

Ce qu'étaient les bénédictions à ma main droite ? Ces années-là, sur mes ongles comme sur ceux des autres enfants, il y avait de petites taches blanches, a priori à cause du manque de calcium. On nous disait que si ces taches apparaissaient sur les ongles de la main gauche, c'étaient des malédictions héritées de nos mères, et sur ceux de la droite, des bénédictions. Les voisines disaient également que si ta canine supérieure droite était grosse et de travers, tu réussis dans la vie. C'est comme ça que j'ai grandi dans la conviction que j'aurais beaucoup de chance.

1 Chanson populaire.

Je suis née au moment des Alcyonides¹, au mois des mises bas comme on disait, sans signe particulier, juste ce que ma mère appelait *ce machin qui vient avec*, il glissa avec moi, on me coupa le cordon ombilical, on y fit un nœud, il sécha peu à peu comme du tabac et, se repliant sur lui-même, finit par ressembler à un œil d'animal.

Pendant la guerre civile², comme je grandissais et que mes dents poussaient de travers et les unes sur les autres, ma mère me sevrà et je dus me passer de lait, à l'époque il n'y avait pas les poudres pour les pauvres ni les petits fromages jaunes car l'aide américaine n'était pas encore arrivée, alors je pleurais de faim, jusqu'au jour où mon père, devenu fou, m'empoigna par les épaules pour me faire passer par la fenêtre. Non, hurla ma mère. Mon père recouvra ses esprits et me redéposa sur le lit. Il coupa un quignon de pain et me le fourra dans la main en criant : Mange et tout ira bien !

Avec mes tresses épaisses, ma robe à froufrou, un bracelet de perles de toutes les couleurs au poignet, j'avais l'air d'une gravure défraîchie échappée d'un album. Ce jour-là, je sentais un poids en moi, comme si on me déracinait ; dès le matin, ma mère me fit belle, puis, sans un mot, se mit à préparer sa valise. Elle était droite et simple, comme un olivier, et parlait très peu, sans jamais hausser le ton. Depuis longtemps j'entendais dire qu'elle avait une grave

1 Les Alcyonides sont une dizaine de jours en janvier où il fait particulièrement beau et doux.

2 Qui fit suite à la seconde Guerre mondiale et opposa de 1946 à 1949 l'armée grecque gouvernementale, soutenue par les Anglais puis les Américains, et l'ELAS, Armée Grecque Populaire de Libération, d'obédience communiste.

maladie des os et tous disaient qu'elle n'en avait plus pour longtemps. Mon père le croyait plus que tout autre, c'est pour cela qu'il considérait qu'aller à la capitale était du temps perdu et de l'argent jeté par les fenêtres. Je la regardais, une ombre troublait son regard, rien de plus ; et moi, je restais là, muette et immobile, comme si rien de cela ne me concernait. C'était la première fois que je partais de chez nous, la maison allait rester fermée, vide.

Je me souviens bien de l'odeur de moisi dans mes narines, à peine passé le seuil, chez ma tante. Les armoires, les petits placards, les niches dans les murs, l'escalier en bois vermoulu, un autre plus petit, les rampes, les fenêtres grillagées et délabrées, la porte du balcon qui avait du mal à ouvrir. Le salon. Cafards et rats dans les ressers et les armoires. Punaises dans les poutres sombres. Et dans la pièce tout en haut dont elle avait fait sa chambre, un croque-mitaine – un Turc coiffé d'un fez rouge – pour lui tenir compagnie. On pouvait retracer l'histoire de sa vie au fil des photos exposées dans la maison. Sur les murs, du plafond jusqu'à la grande table, il y en avait d'immenses, encadrées, et, accrochées tout autour, des dizaines d'autres, jaunies, recouvertes de chiures de mouche. Sur la plupart d'entre elles posait, monumental, un officier, son mari, moustache à crocs, charpente solide, allure majestueuse, regard sombre et profond, doigts de flûtiste fins comme de frères roseaux. Assise telle une déesse en majesté, ma tante, chignon orgueilleux, col de dentelle, sourcils bien dessinés, et, debout, l'officier, la main posée sur son épaule. On aurait dit un couple impérial. Et puis,

plus loin, Venizélos¹, petites lunettes rondes cerclées, chaîne de montre, moustache broussailleuse, regard paternel. À côté de ces divinités, sans verre : la famille de ma tante, punaisée, couverte de chiures de mouches, Manoussos le collégien – notre défunt, des nièces exilées à l'autre bout du monde, de toutes petites photos prises en extérieur, au marché central, nos ancêtres descendus de la montagne, farouches dans leurs braies, la moustache fière, en chemises noires, en ville on les admirait, ils vendaient leurs fromages au marché, allaient dans les échoppes de cireurs et, bottes luisantes, prenaient la pose à côté des calèches, qu'ils aient eux aussi une photo à donner à la colonelle de notre tribu, qu'ils aient eux aussi une place de part et d'autre des cadres. Et j'étais également là, en bas, fière, aux pieds de Venizélos père, Elefthérios.

Elle nous accueillit de mauvaise grâce, la mine renfrognée.

Elle jetait à mon père des regards venimeux, qui n'a rien dans la tête le paie tôt ou tard, lui dit-elle comme il partait, si tu n'avais pas choisi *une loque*, tu n'en serais pas là à en voir de toutes les couleurs !

Assise sur ma chaise, je continuais à sentir l'odeur de moisi, les puces dansaient dans ma culotte. Ce que ça fait d'entendre traiter sa mère de *loque* ? Cette nuit-là, je dormis sur le canapé étroit. Au-dessus de ma tête planait la fumée du narguilé du Turc sous son fez rouge. Combien de fois n'avais-je pas enten-

1 Elefthérios Venizélos, homme politique, originaire comme la narratrice de Crète, plusieurs fois Premier ministre de Grèce entre 1910 et 1933, est considéré comme le modernisateur du pays. Son fils Sophocle a également fait une carrière politique.

du mon père se moquer de ma tante. Le croque-mitaine fumait et la tante ronflait, il y avait aussi les cris stridents des rats. Je me mordais les lèvres, en même temps que ma salive c'est la perte de mes parents que j'avalais. Même s'ils étaient encore tous les deux en vie.

J'avais cinq ans.

2

Une nuit d'août, elle resta éveillée, la lune *en papier*¹ au-dessus d'elle, à lire *Grécité*² et se passer et se repasser *l'Otage*³, son unique disque, sur son tout premier pick-up. Ensuite elle le prit, le fourra dans une poche en nylon et le cacha sous le socle du réfrigérateur. Elle regardait ses livres, cherchant où elle pourrait bien les mettre en sécurité. Sa mère dormait dans la pièce voisine. Au petit matin on sonna. Elle passa la tête par la fenêtre, les vit. Le temps qu'ils montent l'escalier en marbre puis celui à vis, métallique, de la terrasse, elle eut le temps de dire à sa mère de ne pas avoir peur, ils viennent pour m'arrêter, mais n'aie pas peur, c'est important, s'il te plaît.

Elle avait à peine terminé qu'ils entrèrent sans façons ni manières, ni bien sûr mandat de perquisition. Ils déboulèrent, tout simplement.

1 Poème de Nikos Gatsos (1911-1992), mis en musique par Manos Hadjidakis.

2 Cycle poétique majeur de Yannis Ritsos (1909-1990), exaltant la résistance grecque, mis en musique par Mikis Theodorakis.

3 Texte de Brendan Behan (1923-1964) mis en musique par Mikis Theodorakis.

— Tu peux être fière, dirent-ils en guise de salutation à sa mère, avec une fille comme elle, tu es parée.

Sa mère, statue de sel.

Ils firent un tour dans la pièce, regardant les livres et échangeant des signes.

— Quoi que tu caches, nous le trouverons, ma pauvre, ça vaudrait mieux pour toi de parler.

— Je ne cache rien.

Le maigre ricana, donna un coup de poing dans les rayonnages de la petite bibliothèque, les volumes tombaient les uns après les autres sur le carrelage. Elle entendait les geignements de sa mère. *Le Mur* de Sartre s'ouvrit. Le gros le ramassa.

Laurel et Hardy, le comique en moins.

— C'est ça, tes lectures ? ironisa le maigre.

Tête baissée, elle regardait deux morceaux de ruban de machine à écrire qui dépassaient du *Décameron* de Boccace. Le maigre suivit son regard et s'en empara d'un air triomphal.

— Tu ne caches rien, hein ? Même les armes on va les trouver, qu'est-ce que tu crois, qu'on est nés de la dernière pluie ?

— Quelles armes ? demanda sa mère.

— Demande à ta traînée de fille, Madame.

— Au nom du ciel ! fit-elle en se signant.

Dostoïevski, Tolstoï, Gorki, Tchekhov, Anatole France, Dante, Moravia, Makarenko, Stendhal, Manglis, Alexiou, Axiotis, Elytis, Ritsos, Varnalis, Seféris, Venézis, Cavafy, Pevélakis, Zola, vivants ou morts, ennemis ou défenseurs de l'ordre établi, *Fahrenheit 451* – mais elle n'avait alors pas encore vu le film de Truffaut – tas bigarré au sol. C'était son cœur, qui gisait par terre. Elle se rua sur eux pour les

griffer. Le maigre la gifla. Sa mère suppliait en pleurnichant. Ce n'était pas de voir détruire l'essentiel de son monde, qui la faisait enrager, mais d'entendre ces reniflements d'animal pris dans une souricière. Elle baissa la tête. De *Crime et Châtiment*, glissa une copie double, écrite serrée. Le gros la fourra dans la poche de sa veste.

Ils fouillèrent encore plus d'une heure, éventrèrent les matelas, renversèrent les corbeilles à papier, vidèrent la malle. Saisirent soixante livres, deux morceaux de ruban de machine à écrire, une copie double écrite serrée.

— On la descend sans menottes ?

— Elle a à peine 20 ans, murmura sa mère, hébété, vous allez l'emmener où ?

— Il fallait la surveiller, Madame, où est-ce que tu la laissais traîner ?

Dire que tu n'as pas de regrets c'est de la fanfaronnade et dire que tu en as ne sert à rien. Monte alors la lamentation, tiède – tout juste si elle te fait venir quelques larmes – qui égrène les souvenirs, passe au crible ce par quoi tu es passé mais aussi ce que tu as évité, toutes choses qui ont scellé ta vie. Ah, le temps où je grinçais des dents la nuit et me rongais les ongles à longueur de journée, ayant un coup le rhume, un coup la jaunisse, toujours en hypotension, mon enfance, les *mais, non mais*, les tartines à l'huile, au sel et à la pulpe de tomate. Cette lointaine année 1954 ; *tiens, Lola, voilà une pomme*, mais des pommes aussi grosses, aussi rouges que dans le livre de lecture du cours préparatoire, je n'en avais jamais vu, seulement des petites, ovales, odorantes, que j'aimais et

que j'aime toujours beaucoup. Ce n'est donc pas avec les pommes vermillon du manuel que je me débattais, mais avec les oranges à fine écorce, infestées de pucerons, un peu plus grosses que des mandarines, douces ou amères, pleines de pépins. Les amères, ma mère les pressait et m'obligeait à en boire le jus, avec beaucoup de sucre. Les douces, je les mâchonnais sans appétit, les après-midi, rue Solomos, dans le chemin de terre où nous jouions. À cette époque, bien sûr, personne ne parlait de vitamine C, de système immunitaire, ni de virus et tout ce qui s'ensuit. Elles viennent de Milia, me disait ma mère pour m'ama-douer, on ira en été pour que tu voies nos orangers, là-bas, notre énorme noyer, les châtaigniers, les maïs et les concombres que ta grand-mère aura fait pousser, allez, mange, et elle me caressait la joue, mâche bien, que tes petites joues deviennent roses, avale, tu me mines, à ne jamais rien vouloir.

À seize ans, je lisais Kazantzaki, c'était l'époque où je m'étais trouvé un petit ami et m'épilais les sourcils. Je voulais être belle comme une star, même si je n'avais pas de fossette au menton comme Christina Sylva, ni un nez retroussé comme la Karézi¹, ni surtout des yeux couleur turquoise. À la tombée du jour, le gaillard me prenait dans ses bras et au diable tout le reste, bonheur total, nous discussions jusqu'à plus soif des affres et des errances de notre grand compatriote² ! Mais avec le temps je changeai, me dessinant des rides avant l'heure, m'éloignai de mes anciens amis et me mis à lire des œuvres plus terre à terre. Des romans, comme *Germinal*, ou *La mère* ; tu te

1 Grandes actrices du XXème siècle.

2 L'écrivain Nikos Kazantzaki était originaire d'Héraklion, en Crète, où il est enterré.

rends compte, me disais-je, avoir un père travailleur journalier, et ne pas avoir réfléchi plus tôt à tout cela. Ne m'être jamais demandé comment ni pourquoi cette gamine aux cheveux bouclés, avec qui nous jouions des années auparavant à la corde à sauter et à la marelle, fille unique du procureur, notre voisine de la maison à un étage, en face, mangeait des oranges douces et juteuses de Californie, grosses comme ça, faciles à éplucher et qui avaient à l'intérieur tant de *bébés quartiers*.

Dix-huit ans durant, le village de ma mère ne mérita à mes yeux rien d'autre qu'un bras d'honneur : le ciel et toutes ses étoiles, la mer et toutes ses vagues, les potagers avec les haricots verts, les oliviers, les caroubiers, les cals aux mains, le pain de froment, les mots. Des mots répertoriés nulle part, que j'avais honte de proférer : porte guigne, bédigue, aouto, arrousa, cagnard. Et voilà qu'aujourd'hui, je veux les retrouver et que je trébuche sur la syntaxe comme sur des pierres. Les histoires de ma grand-mère. Et je me retrouve à écrire à mon oncle infirme, qu'il consigne ce qu'il se rappelle des récits de la vieille femme. Ce serait dommage, lui dis-je, que tout cela se perde. Le mirologue¹ pour Daskaloyannis², et le sang des Turco-crétois massacrés sur les dalles, le sang qui, dit-on, coulait et arrosait la pierre pendant que les chrétiens raffaient l'or des infidèles, et le fils de la veuve enterré dans les fondations des cuisines, tout, mon oncle, mets tout sur le papier, pour que je puisse en raconter l'histoire, et n'oublie pas les amours, le maître d'école amoureux de la fille de

1 Chant en l'honneur du défunt.

2 Chef insurrectionnel crétois, mort torturé par les Ottomans (1771).

l'Aga, et elle, Fatmé, qui l'aimait et qui pour ses beaux yeux est devenue Marie la chrétienne, pense à tout, à l'autre aussi, la pauvre de Gavdos, la cueilleuse d'olives, qui est allée accoucher dans le ruisseau, et qu'on a retrouvée là, toute raide, la malheureuse, oui, tout, s'il te plaît, vraiment.

Les premiers jours, tout est sujet à dévotion. Il y a le souvenir de mon père, le quartier borgne, les mauves, les ruines, les lilas, les araucarias et les jasmins – ceux d'Espagne et les autres –, les amandes encore dans leur peau au creux de la feuille du mûrier blanc avec de la glace pilée, le goût de sel, l'immense pin, les yeux bleus du jeune garçon et la mer qui l'a emporté, le thym et les petits glaïeuls, les fenouils, les monastères en première ligne de l'Histoire, les couchers de soleil et les belles-de-nuit, le phare, les patelles aux Saints Apôtres, les cimes des montagnes, les graines de tournesol, les personnes que j'ai aimées, dix-huit ans de vie inlassablement passés et repassés au crible. Au bout d'une semaine je retombe sur terre, et voilà les flics et les mouchards, les épouvantails de salon, les mêmes visages qui vont se faner, déprimés, mes camarades d'école qui vont vieillir, les maisons qui vont s'écrouler, les araucarias qui vont se dessécher sur pied, les Tombeaux¹ bien à leur place, le pissenlit en fleur, mais de bravoure point, la bravade uniquement, ces misérables histoires crétoises, les raccommodages, les massacres, les grands mots, il y en a tant et tant qui se sont penchés sur le sort de la Crète, ils lui ont dessiné des rues et des places, *ma chérie*, statues de Venizélos pour ornement, ils lui ont construit des hôtels, posé

1 D'E. Venizélos et de son fils, au-dessus de La Chanée.

le téléphone et l'électricité, ils vont la doter d'une Université, elle a son École normale d'instituteurs, son École ménagère, ses écoles techniques privées, ils ont décrété ses femmes beautés nationales, *param, param, param, le tram a sifflé et le conducteur a donné un baiser à Miss Star Hellas*, Daisy Mavraki la si belle, ils ont fait de Xasteria un autre Kolonaki¹, ils ont enjoint aux lauriers-roses de fleurir tout au long de sa route nationale, ils l'ont étourdie de bruit, base de missiles à Akrotiri. Comment ma camarade d'école ne ferait-elle pas la fière, l'endroit est tellement, mais tellement prospère, qu'avec leurs ronds de jambe de valseurs, ils vont nous faire perdre la tête à tous ; les couches populaires au moins, avec leur belote et leur rami, ont l'esprit tranquille. Je revois ces bonsoir d'Allemands, la civilisation minoenne sous le bras, hordes de philologues, d'archéologues et autres bons à rien, d'érudits, ayant bien gardé à l'esprit, depuis l'Occupation n'est-ce pas, les beautés de l'île, leur conscience apaisée, les réparations de guerre – oui, ce serpent de mer –, je revois ces messieurs venus se prosterner devant le berceau de la civilisation européenne, assis pendant des heures à côté des grandes jarres minoennes, étudier, réfléchir, et auprès d'eux les autochtones rendant compréhensible le miracle : race supérieure, que veux-tu, gens intelligents ; mais non, rien à voir avec une deuxième occupation, sans parachutes, une ligne c'est une ligne, un raki un raki. Et leur Aigle², sur la route de Kolymbari. Je regrette à la fois tout et rien. Je survolerai les gorges, le pays qui

1 Xastéria est une plage non loin de La Chanée ; Kolonaki un quartier chic d'Athènes.

2 Sculpture géante érigée par les Allemands, symbolisant leur conquête de la Crète par les parachutistes en 1941.

m'a nourrie, le fumier sur lequel j'ai fleuri, la brise qui s'est mêlée à mon souffle, ce sont eux mes géniteurs. On dit de mon île qu'elle est un fier navire, avec pour voiles les chemises des braves, pour mâts la terre rude et le soleil vengeur et pour compagnie les oiseaux migrateurs.

Certes je n'étais pas bonne en rédaction à l'école, mais pour la Crète j'ai toujours écrit de la poésie en prose.

3

Nous devons être accoucheuses et ensevelisseuses ; c'est Gorki qui l'a dit. Douze heures sur la même chaise. Elle sentait l'odeur de sa transpiration. La pièce jaune, les meubles de métal, crasseux. Quelqu'un tapait à la machine, on entendait les touches, comme s'il ânonnait l'alphabet.

Elle voyait les gens aller et venir insouciant, sourire, solliciter, saluer les agents de police d'une poignée de main et repartir. Et une paperasse ! Il ne faut pas dire que notre vie tient à un fil, mais à un morceau de papier.

Apparut un petit vieux édenté qui traînait les pieds. L'agent délaissa la machine à écrire, le rire bruyant et la raillerie toute prête.

— Je t'ai préparé deux piles, dit son collègue, qui depuis le matin buvait des cafés et se curait nonchalamment l'oreille avec l'ongle du petit doigt.

— C'est qui ? demanda le vieux, la montrant du doigt comme s'il tirait sur elle.

— Une camarade, lui répondirent-ils en chœur, tu as de nouveau gagné le gros lot, j'ouvre au hasard, grand Dieu je tombe sur une page qui parle de cale-

çons jaunis. Alors, Mademoiselle, c'est ça que tu lis pour te cultiver ? Ils disent juste, *communisme* et obs-cénité ça marche bras dessus, bras dessous.

— Je me souviens d'elle, ici dans le quartier, elle les cherchait, assura le vieux.

Elle baissa la tête, qu'au moins elle n'ait plus à les voir. Le vieux chargea autant de livres qu'il put, remercia les flics, lui jeta un regard méprisant et partit.

— Bien fait pour toi, lui dit l'agent-dactylo. Il va se faire un sacré argent avec tes livres à Monastiraki, tu avais bien besoin de ces bouquins de merde, ceux de la fac ne te suffisaient pas.

Le soir venant, le poste commença à être plus calme. Elle demanda à aller aux toilettes, un type baraqué l'escorta.

La guerre des nerfs, elle en avait entendu parler. Mais y être, c'était autre chose. Ils lui disaient, si jamais tu tombes entre leurs mains, raconte-toi une belle histoire. S'ils te prennent, ne réfléchis pas, ne cherche pas. Dans ta tête, des marches militaires, rien d'autre. Dis-toi que c'est de toi que dépend la rotation de la Terre. Sans toi, l'axe imaginaire casse. Sans toi, toutes les comètes vont tomber et nous entraîner dans leur chute. Comme si tu étais, toi, l'air que nous respirons. La flèche du Sagittaire. S'ils t'arrêtent, entonne en toi-même l'hymne à la Sainte Protectrice. Pense à Sotiris Petroulas¹ et dresse-toi un rempart toujours plus haut. Tu ne l'as pas connu, toi. Son sang sur le goudron. En fait, c'était nous qui nous répandions partout. Ce n'était pas un enterrement, mais une grande fête.

1 Étudiant tué lors d'une manifestation anti-gouvernementale en 1965 ; a inspiré à Mikis Theodorakis une chanson célèbre, devenue emblématique de la résistance au pouvoir.

Somnambules pris dans les filets de la torpeur, nous implorions, nous nous prosternions et, hagards, fouillions les entrailles au large feuillage de l'Histoire, ce n'étaient ni les concubines du harem ni les acolytes d'Ibrahim, mais bien nous, qui rêvions avec délices de σερμπέτι, de μέλι et de τηγανίτες¹. Nous portions sur nous des amulettes chrétiennes, notre langue – eau vive de notre race –, nos racines, profondes, palais mycénien sur la place, portrait d'Homère à notre grande fête, mais nous rêvions avec délices de σερμπέτι, de μέλι et de τηγανίτες. Les chats aux oreilles rongées, les yeux chassieux. Les souris grises, étalées à la renverse, avec leurs griffes crochues. Nos fleurs poussées dans les ruines ou dans les cruches cassées. Vénétie, Turquie, Germanie.

Lourde à porter, la destinée de chef, et toi tu étais notre chef sur le territoire du quartier borgne. Par la suite ils te placèrent en maison de redressement parce qu'un type en cravate t'avait surpris en train de tenir des discours en cachette. Des cœurs suintant de torpeur se chargèrent de la calligraphie de ton casier judiciaire, et nous, les gosses du quartier, des pattes de mouche sur ta croix, plus tard.

Toi, tu étais le premier fils d'une famille d'ouvriers pour qui tout reposait sur les bras du père, mais ils cassèrent telles des branches de chêne sous la neige, et avant même que n'arrive la faucheuse, ils avaient déjà pourri. La retraite de l'IKA, 603 drachmes, la mère malade, il ne restait plus que toi, seize ans, pour travailler. Tu trouvas

1 Boisson fraîche très sucrée, pulpe de caroube et galettes. Les trois « douceurs » énoncées sont originaires d'Orient, et ont été introduites en Grèce par les Ottomans.

à t'employer dans un boui-boui, au port, juste en face du phare. Aujourd'hui, demain, disais-tu, il va s'écrouler, mais tu ne veillais pas en vain, il tenait bon face à la mer qui le léchait. Tu en avais fait ton compagnon. Tenir toi aussi, comme lui, et on aurait dit que tu faisais le plein de courage. Tu disais je pars, et tu restais, comme l'arbuste impuissant qu'élagent des mains d'homme. En un an, ton sang s'est changé en eau, et tu es mort la honte au front et le cœur lourd.

Et toi, le garçon au beau regard. Tu avais des yeux épi de blé, couleur grecque. Tu les faisais cligner et on aurait dit que ton visage était un papillon, tu riais et on aurait dit que riait un immense champ ensemencé, tu te mettais en colère et on aurait dit que le pain des hommes prenait les armes. Garçon aux pieds nus, mais pas celui d'Elytis¹. Un pantalon court, très court, étroit, très étroit, deux gigantesques rustines sur les fesses, peine perdue que de vouloir en déterminer la couleur d'origine. Tu mourus, fruit flétri de notre époque, où ni le plan Marshall ni la Prévoyance n'arrivèrent jamais. Brin d'herbe fané, tu courbas la tête. Tu fus enterré selon les coutumes de l'endroit. Une couche, c'est comme ça qu'on appelle le cercueil dans ton village. Une planche, une couverture de laine couleur caramel, des coquelicots et du basilic. Brave de onze ans qui quittas la vie avant de l'avoir connue. Par la suite ils dirent que tu étais un saint. Des fleurs, dit-on, poussèrent sur tes ossements et l'instituteur

¹ O. Elytis, (1911-1996), prix Nobel de littérature : «...et que tu marches pieds-nus/pour donner un peu de joie...» (*Theoktisti*).

te décerna un dix d'excellence, pour conduite irréprochable.

C'est avec ces histoires et d'autres du genre venues se ficher dans nos cœurs, que nous courbâmes la nuque.